

La grande gueule au coeur tendre

FALARDEAU, Pierre. *Résistance – Chroniques 2008-2009*,
Montréal, VLB Éditeur, 2013, 176 p.

Nicolas Gendron

Volume 32, Number 1, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70755ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

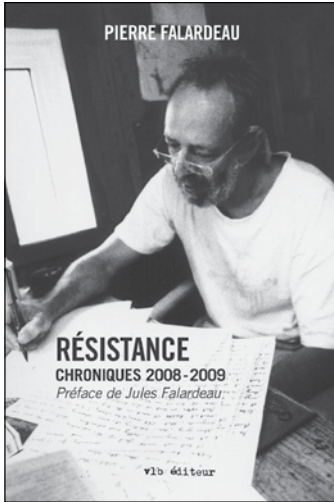
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2014). Review of [La grande gueule au coeur tendre / FALARDEAU, Pierre. *Résistance – Chroniques 2008-2009*, Montréal, VLB Éditeur, 2013, 176 p.] *Ciné-Bulles*, 32(1), 55–55.



FALARDEAU, Pierre. *Résistance – Chroniques 2008-2009*, Montréal, VLB Éditeur, 2013, 176 p.

La grande gueule au cœur tendre

NICOLAS GENDRON

À 62 ans, un an à peine avant de mourir, Pierre Falardeau acceptait l'invitation de l'hebdomadaire culturel *ICI* à chroniquer en ses pages, ce qu'il n'avait jamais tenté auparavant. Non sans ironie, sa première chronique, intitulée « Les arrivistes », le plaçait devant ses propres contradictions, lui qui de tout temps a pourfendu les médias pour leur vacuité. Il s'y réjouissait d'avoir enfin « une tribune dans la confrérie des grandes gueules patentées, des défonceurs de portes ouvertes, des faiseurs de phrases vides »...

Cette tirade d'introduction, parfaitement représentative du style Falardeau, n'est bien sûr que l'écume de son discours, plus profond et articulé que ses détracteurs voulaient le laisser croire. Écrites sur 9 mois, ses 35 chroniques sont rassemblées en un ouvrage éloquent et jouissif, pour qui aime se confronter au mordant d'une pensée libre. Le fils du cinéaste, Jules Falardeau, précise avec raison dans la préface que l'on se trouve devant « un intellectuel populaire au sommet de son art », capable de penser l'actualité du moment autrement que le nez de-

dans, et profitant largement des digressions stylistiques et thématiques qu'autorise l'art de la chronique.

On note une parenté entre ce recueil et celui de Bernard Émond, *Il y a trop d'images* (Lux Éditeur, 2011), dans lequel le réalisateur de **La Neuvaïne** rend hommage à Falardeau dans deux textes bien nommés, « Servir » et « La colère », soulignant l'égalité, la justice et l'indépendance si chères à ses yeux. Si ce parallèle entre les deux hommes, l'un reconnu pour son minimalisme et l'autre pour son indignation, peut paraître farfelu à qui n'a pas lu leurs ouvrages, il faut rappeler que tous deux frappent le même clou avec une constance qui les honore. Chacun à sa manière en appelle à la résistance à ce monde qui nous broie, à la dérive des valeurs humanistes qui n'ont rien à voir avec nos sacrosaintes « valeurs québécoises »!

Ce clin d'œil à la charte ayant divisé les Québécois tout l'automne est plus que voulu, dans la mesure où, à la lecture de *Résistance*, on ne peut s'empêcher de se demander comment Falardeau aurait réagi à de nombreux enjeux ou dossiers chauds. Lors de la grève étudiante, par exemple, ou devant les multiples outrages à la démocratie du gouvernement Harper, à l'attentat du Métropolis visant Pauline Marois, à la « crise » du cinéma québécois, à la mort de Paul Desmarais (même s'il prétend avoir appris à se réjouir en privé de la mort de quelqu'un — voir ici l'épisode Claude Ryan) et à l'élection à la mairie de Montréal de sa tête de Turc préférée, Denis Coderre. Dans une de ses toutes dernières chroniques, il s'énervait que le politicien 2.0 soit invité à diriger un orchestre symphonique le temps d'une soirée: « C'est une manie. Faut qu'il dirige. N'importe quoi, pourvu qu'il dirige. » L'avenir lui aura donné raison. De quoi s'enivrer de sa rageuse clairvoyance.

À l'invitation de son *boss*, il écrit sur l'ONF ou sur le diptyque **Che** de Steven Soderbergh. Autrement, il n'évoque que rarement le cinéma, si ce n'est dans deux chroniques emblématiques. Dans la première,

« Annonce classée », il cherche un producteur pour son scénario *Le jardinier des Molson*, trop politique au goût de sa collaboratrice des 30 dernières années, tandis que la seconde, « Vengeance », s'affiche clairement comme un règlement de comptes avec Denis Côté, ex-critique au journal *ICI*. Deux mises en abyme particulièrement savoureuses, du Falardeau à l'état pur.

Le reste du temps, naturellement, l'homme fait dans le sociopolitique, attaquant le règne de Jean Charest, « le capitaine Canada du capitalisme triomphant », dénonçant à hauts cris le projet de festivités autour de la Conquête de 1759 et notre manie de vouloir « parler le bilingue », recommandant **La Génération 101** de Claude Godbout ou l'œuvre du cinéaste cubain Santiago Álvarez. Profitant de ses post-scriptum pour féliciter le Rouge et Or ou inviter ses lecteurs à une manif anticorruption, Falardeau possède aussi l'art de combiner dans une même chronique le conflit israélo-palestinien et « le racisme ordinaire de Hockey Canada » envers les joueurs francophones, sans pour autant brasser du vent.

Mais les textes les plus surprenants demeurent les plus sensibles, ceux où il brosse le portrait des boxeurs Jean Pascal et Librado Andrade, où il encense le « trésor national » que sont les Charbonniers de l'enfer et où il s'enflamme d'une ode pour la culture et le territoire québécois. Si le courrier haineux qu'il recevait régulièrement prouvait davantage sa position de trouble-fête que l'érudition de ses ennemis, Falardeau concédait qu'il ne serait « jamais Beethoven ». Il avouait du même souffle espérer écrire un jour une seule ligne que l'on retiendrait « comme on a retenu les milliers de vers de Miron ». Humble dans son exubérance, l'homme n'aurait jamais osé penser que *Résistance* en contient quelques-unes de cette trempe, parmi d'autres colligées ailleurs, dont celle-ci, à méditer: « Il y a un prix à payer à vivre à plat ventre: tout le monde vient s'essuyer les pieds sur ton dos. » Allez, salut Falardeau! ▀